

Quand les masques tombent . . .

le 3ème âge et la profession

*Ce qu'est un homme commence à se trahir quand son talent
faiblit, quand il cesse de montrer ce qu'il peut. Le talent est aussi
une parure; une parure est aussi un refuge.*

NIETZSCHE

Madeleine Préclaire

After a whole working life, retirement means often a loss in professional status. Many retired persons suffer from anxiety and from a feeling of being useless. The author suggests some alternative solutions like the reorganization of paid working time and, at retirement age, the valuing of the roles of counsellor and group leader which can be assumed very successfully by older people. The secret for a serene and dignified old age is in the life-long affirmation that to be is better than to have and in allowing time for culture and reflection in our working life.

S'il est vrai, selon le dire d'un romancier du début du siècle, que "le vrai visage d'un homme n'apparaît qu'un quart d'heure après sa mort", il s'ensuit que la vie toute entière n'est que mascarade, vaste "comédie à cent actes divers" et que chacun s'avance en jouant son ou ses "personnages". Il n'est pas question ici d'entreprendre ce travail de déchiffrement pour essayer de lire, sous les rôles multiples, la vérité de l'homme, mais de nous arrêter à ce qui, souvent, peut apparaître comme un des masques les plus flagrants. Je

veux parler de la profession. En effet, lorsque la loi, l'âge ou la maladie obligent à la retraite, on constate, chez le "bénéficiaire" de cette mise en disponibilité, des attitudes, des comportements, voire un discours pour le moins ambigu. Si d'aucuns envisagent ce retrait positivement, comme un élargissement, pour la plupart il est vu négativement et produit des effets psychologiques de désarroi, d'anxiété, de vide. En ce sens, se vérifie le mot de M. Souriau: "Il n'y a pas une vieillesse, mais une infinité de vieillesse possibles."

Il apparaît ici opportun de réfléchir brièvement sur l'impact de cette problématique à l'approche de la vieillesse et de voir à quelles conditions cette sortie du monde du travail et cette perte du statut professionnel (qu'il ne faudrait pas trop vite réduire à une forme de déprofessionnalisation) au lieu d'être considérées comme une aliénation, peuvent être envisagées comme promotion d'être, facteur de personnalisation. Délestée de la rigidité du masque professionnel, la personne peut-elle avancer dans cette ultime étape de la vie vers une forme de bonheur autre que celle de la jeunesse et de la maturité, vers une transparence due au rayonnement, et non au recroquevillement, de son être?

Grandeurs et misères de la profession

Il faudrait d'abord revoir l'image que la profession donne à l'homme d'aujourd'hui. Résultat de longues années d'études parfois, d'efforts soutenus, d'années d'apprentissage difficiles, elle représente pour celui qui l'acquiert et la pratique une valeur indéniable; avocat, psychiatre, ingénieur ou homme d'affaires, commerçant ou cultivateur, les visages de la profession ou du métier expriment, en même temps que l'acquisition d'une compétence, la volonté de devenir soi-même, de jouer dans la société un rôle social. Loin de moi l'idée de déprécier le monde du travail, mais l'innocence première de la tâche ou de l'oeuvre, souvent, subrepticement, se perd par l'ambition, la passion du gain, l'habitude. La "personne" alors, qui s'était créée par son travail, se durcit, se déforme dans un "personnage" réduit à l'apparaître. Et l'on continue de vivre au niveau du masque devenu seconde nature. Le diagnostic de Nietzsche qui oppose la contemplation, impliquant temps et loisir, à la hâte dans le travail n'est peut-être pas dépassé et vaut d'être relu. Sa virulence peut blesser; elle peut aussi sauver!



Photo: Mario Scattoloni

Il y a du caractère...sauvage de l'Indien dans la façon dont les Américains "font de l'argent": et leur hâte effrénée au travail - vice propre au nouveau monde - commence à contaminer l'Europe, à la rendre sauvage, à répandre sur elle une étrange nullité spirituelle. Dès à présent, on a honte du repos; la longue réflexion nous donne presque des remords. On pense, la montre en main, comme on déjeune, les yeux sur le bulletin de la bourse, on vit comme quelqu'un menacé à tout instant de rater quelque chose s'il s'attarde. Plutôt faire quoi que ce soit que de ne rien faire du tout... On n'a plus de temps, plus de force pour la cérémonie, pour tout esprit de conversation, et en général pour tout otium. Car vivre à la chasse du gain oblige constamment l'homme à dépenser son esprit jusqu'à l'épuisement en constantes dissimulations, ruses manigances... (cité dans K. Lowith, *De Hegel à Nietzsche*, p. 346)

Ainsi, ce qui devait humaniser, parfois déshumanise. Dans d'autres cas, lorsqu'il s'agit du travailleur

manuel, de l'ouvrier rivé au geste machinal, la perte de soi est plus lourde encore, l'aliénation plus profonde, parce qu'aucune reconnaissance de cette vie de labeur ne se produit dans "notre société du spectacle". Ce qui, tout à l'heure, se présentait comme un masque d'honorabilité, de considération, devient ici masque grimaçant de peine, d'insignifiance, de révolte ou de haine. Misère de l'homme, disait Pascal. Cette objectivation qui devait l'accomplir risque de l'amenuiser, de le dissimuler, de le détruire. Tout se vit au niveau du "voir", de la représentation, de l'image.

Visages de la retraite

Et la retraite survient. Parfois on la prend, souvent on la subit. Le masque (persona) tombe, qu'arrive-t-il? que reste-t-il?

Reconnaissons-le. Pour ceux qui sont obligés de renoncer à l'exercice de leur profession, (nous mettrons à

part quelques groupes (privilegiés) qui n'ont pas à prendre leur retraite et peuvent, tant que leurs forces le leur permettront, exercer leur profession ou vivre d'un métier artisanal), ce brusque changement est difficile. Sentiment d'inutilité, vide difficilement comblé, perte des relations de travail; les journées paraissent longues pour le retraité dans cette nouvelle situation qu'il regarde comme une mise à l'écart. Alors, la demeure la plus confortable, la résidence la plus fonctionnelle risque de ressembler à un "jardin d'hiver". Le sentiment d'angoisse devant l'inévitabilité de la décrépitude et de la mort s'accroît.

C'est sans doute devant cette prise de conscience que depuis quelques années, face à l'explosion démographique des retraités formant une nouvelle classe sociale, a pris naissance une conception de la retraite, affirmant que la vieillesse dépendante et passive est périmée. Un nouvel art de vivre est proposé basé sur le

principe de la non-oisiveté. Des services, des centres de toutes sortes sont équipés en vue d'aider à lutter contre l'immobilisme de l'âge et de mobiliser de nouvelles ressources au service du système. (Voir la critique de ce nouveau discours "activiste" par A.M. Guillemard, *La politique d'intégration de la vieillesse. Genèse et usages sociaux d'un retournement doctrinal*. Paris, CEMS, 1976).

Peut-on alors voir la retraite, ce mot qui résonne lugubrement annonçant la "mort sociale" tel le glas du clocher, comme un moment pour l'individu de se dégager de l'étau de la spécialisation, de la rigidité des institutions et, partant, du danger et de l'illusion du masque? Et considérer la profession, le métier, comme une étape que l'on franchit l'heure venue? Il faudra alors pour vivre "ces années de liberté", inventer de nouveaux scénarios (le mot est à la mode), ou en retrouver de très anciens.

Et d'abord, ce serait un premier pas, aménager différemment le temps du travail rémunéré, changer les mentalités à ces sujet. Ne pourrait-on modifier l'idée que nous nous faisons de la journée, de la semaine de travail ainsi que de la carrière professionnelle? A ce sujet, J. Kates, du Conseil des sciences du Canada, écrit:

Il est certes naturel de se sentir très engagé au cours des deux premières décennies de sa carrière, mais il n'est nullement certain que la "montée" continue produise des effets bénéfiques durant les deux dernières décennies, soit entre 45 et 65 ans. A cet âge, l'ambition et l'énergie commencent à décliner, et une certaine détente serait sans doute bienvenue. Bien des ulcères et des crises cardiaques sont peut-être causés par la crainte de perdre du terrain ou de ne pas continuer d'avancer... Certains éprouvent sans doute le besoin de consacrer de longues heures à leur travail lorsqu'ils se trouvent au sommet de leur carrière, mais ne vaudrait-il pas mieux envisager une participation à demi-temps en début de carrière, accompagnant la fin de la formation professionnelle suivie d'un retour graduel aux activités culturelles et éducatives vers l'âge de 40, 50 ou 60 ans. (*Transformation sociale et action politique*. Collection de gérontologie canadienne 1, textes choisis, 1977.)

Cette proposition de la retraite progressive n'est peut-être pas sans

lien avec celle de la déprofessionnalisation, progressive aussi, amenant une nouvelle gestion du temps et des possibilités pour vivre ce temps libéré de façon plus riche et plus profonde. Ivan Illich parle de "chômage créateur"; ne devrions-nous pas parler d'un 3ème âge créateur, et pourquoi pas prophétique, qui reconnaîtrait "la liberté d'être utile ailleurs que dans un poste de travail ou hors d'un contrôle professionnel"?

Exercer, par exemple, des solidarités gratuites, des rôles de conseillers, d'animateurs, de pionniers? A une condition cependant, que ces gestes, ces conduites des aînés soient reconnus et acceptés par l'ensemble de la société, comme aussi "justes" (au double sens de justesse et de justice) que ceux des travailleurs. Pourquoi ces attitudes dont beaucoup concernent "l'être" et non plus "l'avoir", seraient-elles vues comme marginales et dépréciées? Pourquoi faudrait-il les juger inutiles, méprisables, aliénantes; pourquoi ne permettraient-elles pas à la personne âgée, comme à toute autre, de s'accomplir? Mais hélas, nous avons perdu le sens du service, des relations humaines véritables, de la convivialité, de l'enthousiasme. "S'efforcer de produire quelque-chose de plaisant, aimer ce que l'on fait, sont des notions vides de sens dans une société où seul compte le couple: main-d'oeuvre/capital" (Ivan Illich, *Le Chômage créateur*, p. 77).

"Et eripitur persona, manet res" (Lucrèce)

Peut-être faudrait-il enfin comprendre que la consommation accrue, la possession des choses, celle de la "considération" et par là même celle du pouvoir, de la force, ne permettent pas de dire tout l'homme et qu'à côté de la puissance doit siéger la "sagesse". Ce renoncement à la profession qui apparaît dans notre société comme un aveu d'impuissance, au plan physique et au plan social, comme la perte du "personnage", est peut-être l'instant symbolique par excellence pour la découverte de la personne, véridique, parce que dépouillée de ces fards qui cachaient sa vérité; le moment de redire à tous que, s'il est vrai que l'homme se crée

par le travail, s'accomplit à travers son métier, il n'exprime là qu'une face de sa vie, la face "publique", pourrait-on dire; qu'il existe aussi, en chacun de nous, un autre visage secret, dissimulé souvent, inconnu parfois même de nous-même, car il exige, pour être saisi, de la réflexion et du silence. Il faudrait sans doute ajouter: de la prière.

Il n'y a pas d'autre critère, écrit M. Souriau. Il faut être capable de réflexion... pour comprendre et dominer sa vie, pour conseiller celle d'autrui. La sagesse est un exercice de pensée à l'égard de tous les hommes, de tous les âges; or elle ne pourrait s'appliquer valablement si ses attaches égotiques la faussaient... la mutation en sagesse suppose que la pensée pure, la pensée pour la pensée, devient source positive de bonheur.

Car, en définitive, cette préoccupation (cette mode) portée sur la vieillesse et le souci de l'embellir, de la récupérer ou de l'oublier, selon le cas, ne serait-ce pas un nouveau masque pour voiler la dure réalité du déclin de la vie et ses séquelles? Retraite à la carte, déprofessionnalisation, retraite-loisir... peut-être. Cependant, plutôt que de changer la retraite, ne vaudrait-il pas mieux changer, mais pour tous, le discours sur le travail et la profession? Reconnaître, vouloir, tout au long de l'existence, à côté du travail, des temps pour la culture, la réflexion, la contemplation. Ce devrait être un des objectifs de l'éducation permanente, de l'éducation tout court, que d'insérer dans ses finalités et dans ses pratiques le souci d'une avance en âge sereine et digne, et, partant, d'une vieillesse "sans ténèbres". Ce serait affirmer la valeur de la personne, le primat de "l'être" sur "l'avoir". La vie heureuse au troisième âge, riche de sens, demeure une affaire personnelle, fruit de l'autonomie, de la maturité, d'un style de vie acquis à travers le temps. Vain rêve si l'on veut, l'exigence demeure...

Cet article a été publié dans la revue Critère n°25.

Madeleine Préclaire est professeure de philosophie au collège Jean-de-Brébeuf, et responsable du Centre 3ème Age Culture.